

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 84 (1939)
Heft: 5

Artikel: Y a-t-il une crise du fusil?
Autor: Clément-Grandcourt
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341939>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse : 1 an fr. 12.—; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Etranger : 1 an fr. 15.—; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1.50.

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Avenue de la Gare 33, Lausanne Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Rue Neuve, 1 — Lausanne

Y a-t-il une crise du fusil ?

« Poser une pareille question devant un public suisse, c'est la résoudre » aurait dit M. Joseph Prud'homme, de célèbre mémoire, s'il eût été Suisse. Ce n'est pas dans le pays où le tir au fusil reste non seulement le sport national, mais une obligation nationale, que le fusil sera accroché définitivement au mur comme le morgenstern ou la hallebarde des ancêtres. Néanmoins, comme en tous pays le bon sens a subi une éclipse que nous espérons momentanée, et dont il semble que le monde essaie de sortir, mais qui obnubile les « masses » aujourd'hui encore toutes-puissantes, il n'est pas sans utilité de faire barrage à certaines hérésies. Tant qu'elles restent à l'état d'ingénieux paradoxes, de jeux d'esprit, elles sont amusantes. Quand elles passent dans la pratique, elles deviennent dangereuses. Il est beaucoup plus difficile de réparer une sottise que de la commettre.

Aujourd'hui, quelques écrivains militaires dits d'avant-garde considèrent le fusil — ainsi que son petit frère, le mousqueton — comme une arme périmée et inutile. Leur affirmation, ils la fondent sur des expériences, les unes

vécues dans les deuxième et troisième parties de la grande guerre (guerre de tranchées et reprise de l'offensive sur le front d'Occident en 1918), les autres recueillies de seconde ou de troisième main sur les champs de bataille d'Espagne ou d'Extrême-Orient. Il semble avoir été tenu beaucoup moins de compte des campagnes coloniales récentes : Maroc, Levant etc.

A notre époque on chante volontiers et on pense plus volontiers encore :

Du passé faisons table rase.

Alors que nos arrière-grands-pères vivaient dans le culte certainement trop exclusif de l'antiquité et de la tradition, nos fils proclament que tout ce qui est vieux est mauvais et doit être impitoyablement mis au rancart. Comme toujours ou presque toujours : *in medio stat virtus*. Les hommes les plus expérimentés et par suite les plus conservateurs doivent se garder, eux aussi, d'être trop exclusifs et de faire fi des innovations. Dans presque toutes les innovations, il y a une part de vérité. Déterminer quelle est cette part, voilà le *hic*.

Examinons donc sans passion et sans parti pris la thèse des novateurs en matière d'armement individuel de l'infanterie. Quelle est l'origine, quelles sont les raisons de cette thèse ? Est-elle justifiée dans sa partie destructive ? Est-elle justifiée dans sa partie positive ? Et finalement que faut-il en retenir et quelles conclusions concrètes et pratiques convient-il d'en tirer ?

La grande guerre reste la source principale des expériences utiles — mais ses débuts remontent à un quart de siècle, quart de siècle extraordinairement riche en transformations, transformations si profondes, si radicales qu'elles dépassent parfois l'homme appelé à les utiliser.

En 1914, l'arme principale de toutes les infanteries belligérantes, c'est le fusil. Les mitrailleuses figurent déjà dans l'armement de campagne. Il n'y a guère qu'en Allemagne (nous faisons ici abstraction de la Suisse qui, en

cette matière, s'est montrée novatrice) qu'elles sont réunies en compagnies et utilisées dans l'offensive comme dans la défensive suivant une tactique définie. La Belgique a organisé aussi une compagnie de mitrailleuses par régiment d'infanterie. Ailleurs, elles arment généralement une section de deux pièces par bataillon. Les Russes n'ont qu'un détachement de quatre pièces par régiment. En revanche leur cavalerie est la première en date (avec la cavalerie danoise) qui soit armée de fusils-mitrailleurs.

Cette dernière arme est donc encore à peu près inusitée, malgré d'assez nombreux essais.

Les mitrailleuses sont donc peu nombreuses — même en Allemagne — et d'un emploi presque partout incertain.

Le règlement de l'infanterie française du 20 avril 1914 ne dit pas grand'chose des mitrailleuses dans la défensive. Il est un peu plus explicite au sujet de leur emploi dans l'offensive. Ce n'est pas beaucoup dire. Rappelons ici des textes qui ne sont probablement pas inconnus en Suisse : « Les mitrailleuses (art. 336) suivent d'aussi près que possible les mouvements de la chaîne, en se portant sur les points d'où elles pourront le mieux l'appuyer de leur feu, le plus souvent sur les flancs, en face des intervalles ou sur les positions dominantes. » C'est là une indication en faveur de l'appui continu par pelotons de mitrailleuses alternés qui triomphera au Levant. Mais le règlement ajoute : « Elles accompagnent les tirailleurs jusqu'à l'assaut et cherchent à arriver en même temps qu'eux (*sic*) sur la position adverse, pour en assurer l'occupation et poursuivre l'ennemi de leur feu.

Sur la défensive (art. 342 et 345), signalons seulement : l'emploi éventuel des mitrailleuses dans les éléments de surveillance poussés en avant, le tir sur les points de passage obligés, enfin l'utilisation pour flanquer les points importants du front. De nuit les mitrailleuses (art. 353) sont placées en première ligne aux avant-postes de combat.

En somme, ces indications ultra sommaires ne constituent en aucune manière une doctrine, une tactique des

mitrailleuses. On ne sait pas trop que faire de l'arme nouvelle.

Quant aux fusils qui arment l'immense majorité des combattants, ils sont théoriquement équivalents d'une armée à l'autre. A voir les choses en détail, les différences s'accusent et les premiers combats les accuseront encore.

Le corps expéditionnaire britannique est armé du *Short rifle* modèle 1903. C'est une bonne arme dont savent se servir les soldats de métier de l'armée anglaise. L'instruction du tir y est donnée avec grand soin ; on ne lésine pas sur le nombre de cartouches. L'infanterie anglaise a été la première à pratiquer systématiquement le tir. Déjà lors des guerres du Premier empire sa réputation à cet égard était faite. Ses succès sur les troupes napoléoniennes s'expliquent en grande partie par la supériorité de son feu ajusté. En Espagne déjà, le fameux 60^e, le *Kings royal rifle corps*, était spécialisé dans le tir à tuer les officiers. En 1914, les Anglais avaient su conserver leurs traditions et leurs aptitudes de tireurs expérimentés. ¹

Les troupes allemandes de première ligne sont armées du Mauser modèle 1898, bien supérieur à son prédécesseur le Mauser modèle 1888. C'est une arme excellente, étudiée et réalisée dans tous ses détails en vue de la guerre. L'instruction du tir a été donnée à fond au fantassin allemand. Il tire posément et juste. Ses adversaires le constateront bien vite. Un certain nombre de tireurs sélectionnés sont armés de fusils à lunette. Leur mission spéciale sera de « descendre » les officiers ennemis, trop aisément reconnaissables. Ce sera les mêmes qui lors de la stabilisation nous tueront tant d'hommes aux créneaux. Le nombre de ces redoutables combattants individuels du début diminuera peu à peu. Il faut du temps pour former un tireur de précision. Ils se révéleront beaucoup plus rares à partir de 1916, sauf dans certaines unités spéciales comme

¹ On trouve dans l'histoire militaire de la Suisse des exemples de tueurs d'officiers. Le vieux chasseur tessinois Florian Lombardi, posté derrière un rocher, « descend » à courte portée deux officiers du Sonderbund dans la tentative des cantons primitifs contre le Tessin.

l'Alpenkorps. Dès son entrée en ligne à Verdun, ses adversaires de la 37^e division d'Afrique constatent que « ceux-là » savent encore bien tuer au fusil.

Le Mauser russe de trois lignes modèle 1891 n'était pas mauvais, mais les cartouches, comme beaucoup d'autres choses dans l'empire des tsars, étaient souvent défectueuses, faute de contrôle. L'instruction du tir était moyenne, pour ne pas dire médiocre. Le trop célèbre adage de Souvarof : « La balle est folle ; la baïonnette est une luronne » avait conservé nombre de partisans, qui se croyaient toujours au temps du fusil à pierre.

L'armée française, telle qu'elle fut mobilisée en 1914, présentait une particularité qui n'a pas toujours été assez soulignée. Dans son remarquable ouvrage sur « Le revers de 1914 et ses causes », le lieut.-colonel de Thomasson l'indique cependant avec beaucoup de pénétration. Cette armée n'était pas homogène. Alors que la plupart des corps d'armée allemands, active et réserve, se montrèrent à peu près interchangeable, il y avait une différence considérable chez les Français, non seulement entre les corps actifs et les divisions de réserve, mais même entre les corps actifs. La motiver nous entraînerait hors de notre sujet. Cette inégalité se manifestait en particulier dans l'aptitude au tir, individuel ou collectif. Elle s'expliquait par les conditions très variables d'un régiment à l'autre en ce qui concernait les champs de tir, les exercices et tir de combat, feux de guerre, etc. Certaines garnisons — celle de Paris en particulier —, étaient à cet égard très défavorisées. Faute de stands ou de terrains propices, elles devaient exécuter leurs tirs précipitamment au cours de séances à la fois trop rares et trop chargées durant leurs séjours au camp. Ailleurs, situations beaucoup plus favorables. Les tirs pouvaient se faire chaque semaine, posément, avec soin, et les résultats s'en ressentaient. Ils s'en ressentirent dès le début de la campagne dans les tirs sur buts vivants, et les Allemands s'aperçurent eux aussi bien vite, par exemple, de la présence des chasseurs alpins en face

d'eux. Leurs souvenirs de guerre l'attestent. Devant d'autres adversaires, au contraire, ils constatent que le tir, d'abord bien réglé, devient rapidement trop long. Signe qui ne trompe pas.

Les résultats eussent été plus généralement efficaces si, dans trop de corps de troupe, n'avait régné un certain scepticisme à l'égard du tir de guerre. Un trop grand nombre d'officiers ne croyaient pas au tir ajusté, malgré les clairvoyantes campagnes du général Philibert, du colonel Montaigne et de tant d'autres chefs qui ne professaient pas le mépris du feu. Malgré l'expérience probante des campagnes coloniales, la « doctrine » de Dragomirof, inspirée de Souvarof, avait, par son aspect paradoxal, séduit à un degré incroyable certains théoriciens haut placés qui n'étaient cependant pas tous des imbéciles.

Il y avait eu cependant, au cours de la période de rénovation qui suivit la guerre de 1871, où le chassepot avait fait ses preuves, un très grand effort pour développer la pratique du tir dans l'élément civil et dans les réserves. Sous l'impulsion de patriotes éclairés, dont le dernier, l'Alsacien Joseph Sansbœuf, vient de mourir nonagénaire, s'étaient multipliées des sociétés de tir à l'arme de guerre, notamment dans l'armée territoriale (équivalente à la landwehr suisse). Beaucoup de ses régiments avaient formé de leur propre initiative, mais avec l'appui de l'Etat, des groupements nommés « Société de tir du n^e régiment territorial ». Des concours avaient été institués. Ils furent à une époque fort suivis — et le nombre des bons tireurs se multiplia dans les réserves. C'était d'autant plus utile que réservistes et territoriaux n'étaient pas comme en Suisse astreints à des tirs annuels. Malheureusement, ce mouvement fort intéressant et fort utile s'était ralenti avant la guerre, sauf dans certaines régions, dans l'Est notamment où, aujourd'hui encore, le tir au Lebel reste en honneur.

Mais en 1914, le Lebel était le doyen des armes à répétition en service. La plus grande partie de l'infanterie, pour ne pas dire la totalité, était armée du fusil modèle

1886-93, à magasin tubulaire (genre magasin Vetterli ou Winchester). Ce système à répétition paraissait désuet, et dans la pratique, était peu employé. Les troupes coloniales avaient reçu depuis 1907 un fusil, appartenant également au système Lebel, mais pourvu d'un magasin pour chargeur de 3 cartouches. Une arme excellente, légère, commode, précise comme une carabine de stand, le fusil indochinois mod. 1902, également à chargeur de 3 cartouches, n'avait été fabriquée qu'à 30 000 exemplaires pour armer les troupes indigènes d'Extrême-Orient. Sa fabrication avait été arrêtée peu avant la guerre. Mais pour la masse, on en était resté au vieux Lebel, dans l'attente d'un fusil automatique ou d'une arme de plus petit calibre, restés l'un et l'autre à la phase des essais à l'Ecole de tir du camp de Châlons.

Or que valait, en 1914, le fusil 1886-93 ? Abstraction faite de son système de magasin sujet à des enrayages, et sans parler de quelques autres défauts, l'arme, quand elle était neuve, n'était certainement pas inférieure à ses concurrentes. La munition à balle pointue était excellente, très soigneusement fabriquée ; de ce côté-là, il n'y eut jamais de déboires. Malheureusement les fusils qui la lançaient avaient pris de l'âge. Peu avant la guerre, beaucoup de cas d'usure du canon en particulier furent signalés par les corps de troupe. En effet, nous en parlons d'après notre expérience de commandant de compagnie de 1910 à 1913. Une proportion notable de fusils, en service sans interruption depuis un quart de siècle, étaient *ovalisés* ou présentaient du jeu — et la précision du tir s'en ressentait considérablement. Un certain nombre d'armes particulièrement usées furent réparées ou éliminées, mais à cet égard on ne se montra pas assez large. En réalité le vieux 86 avait fait son temps et aurait dû être remplacé. Voilà donc trois causes — inégalité dans l'instruction individuelle et collective du tir au fusil due le plus souvent au manque de moyens d'installations matérielles, — scepticisme à l'égard de la précision, — enfin usure du matériel, qui mirent dès

le début l'infanterie française en état d'infériorité incontestable vis-à-vis de l'infanterie allemande. Chose étrange : cette infériorité ne fut pas attribuée tout de suite à la mousqueterie ennemie, mais bien à des armes d'un emploi inattendu : l'artillerie lourde, les « gros noirs », à l'effet plus terrifiant qu'efficace, les mitrailleuses à peine plus nombreuses chez les Allemands que chez les Français (7 par régiment au lieu de 6). On incrimina aussi le pantalon rouge, alors que l'uniforme feldgrau de l'ennemi ne le préserva pas des effets formidables du 75 employé par des virtuoses du tir fusant à bonne hauteur, qui contrastait avec les éclatements dans le ciel des inefficaces 77. On mit en cause les attaques à la baïonnette parties de trop loin. Il aurait fallu incriminer surtout, nous ne cessons de le répéter : 1^o l'absence voulue d'avant-gardes à la bataille des frontières ¹ ; 2. la lourdeur des sections d'infanterie, trop lentes à se déployer en leur effectif trop étoffé ; 3^o l'erreur de la disposition réglementaire (art. 210 et 319) qui prescrit pour la chaîne de tirailleurs une densité d'un homme par mètre courant. « L'intervalle entre tirailleurs (art. 212 du règlement d'infanterie) ne doit jamais dépasser 5 pas ». Or la vulnérabilité d'une chaîne décroît en raison directe de l'espacement des tirailleurs. Cette chaîne espacée, on la trouve aujourd'hui trop vulnérable encore, d'où le dispositif « à la queue leu leu » à 4 pas qui ne rend pas les déploiements plus rapides, et sur lequel l'expérience n'a pas encore prononcé son jugement.

Sur des objectifs trop visibles, trop lents, trop serrés, le feu de l'infanterie allemande, agissant souvent par surprise, se révéla, du moins dans la bataille des frontières, extrêmement meurtrier. Il domine nettement, dans la plupart des cas, le feu de l'infanterie française.

Celle-ci doit s'adapter. On le verra à Guise et à la Marne. A cet égard les lecteurs de la *Revue militaire suisse*, en

¹ Nous prions nos lecteurs de se reporter à notre article « Evocations ! Les souvenirs de commandement du général de Langh de Cary ». (*Revue militaire suisse* de juin 1935.)

étudiant la magistrale étude du colonel Grasset sur le combat de Marchais et le miracle de la Marne (janvier et février 1939) se convaincront que les coûteuses expériences du début ont été rapidement mises à profit.

A la supériorité du tir de l'infanterie allemande, il ne faut pas donner un caractère trop absolu. Il y a, avons-nous dit, dans l'armée française, des corps où l'on tire bien. Il y a aussi des tireurs individuels remarquables qui trouvent, même dans le combat moderne, à utiliser leur adresse même à des distances peu croyables, si elles n'avaient pas été sérieusement contrôlées. En voici quelques exemples, empruntés à ce mois de septembre 1914 qui précéda immédiatement le début de la guerre de tranchées.

1. Le 42^e d'infanterie de Belfort comptait dans ses rangs le sergent rengagé M., lauréat de concours de tir, qui avait emporté en campagne dans son étui un Lebel de précision reçu comme prix. Sûr de son arme, il fit coup sur coup, entre autres « cartons », sur le plateau de Novion au nord de l'Aisne : 1^o un cheval ; 2^o un officier de uhlans, à 1200 mètres.

2. Le sergent rengagé L., du 21^e d'infanterie (Langres), règle son tir sur un poteau téléphonique situé à 800 mètres. Son officier, le lieutenant Fr., observe les résultats à la jumelle. 12 Allemands passent successivement près du poteau et sont abattus par L. Le lendemain, le 21^e s'étant porté en avant, L. peut compter ses victimes aux abords du poteau qui lui avait servi de repère.

3. Aux officiers maintenant. Nous empruntons l'exemple aux lettres du capitaine Heym, défenseur du fort de Noyon ¹ (9 septembre 1914).

« Au jour je monte à l'observatoire central et je découvre près du signal... très distinctement avec ma jumelle, un officier debout derrière ses hommes et surveillant les travaux.

« Aussitôt je fais apporter un fusil. *Hausse 1200 mètres.* Je vise attentivement et je tire. Trois secondes après,

¹ Reproduites dans notre ouvrage *Places fortes et places faibles*, page 179. (Librairie de l'Arc, 149, rue de Rennes, Paris.)

je vois mon officier lever les deux bras en l'air et tomber en avant de tout son long. Bravo ! ma balle n'a pas été perdue. Georges ¹ est vengé ! Je le lui avais promis.

» Je recharge et m'apprête à en descendre d'autres, mais je ne vois plus rien. Tout le monde est terré dans les trous. »

Exemples qui pourraient sans doute être multipliés et qui ont été trop ignorés en France, car ils prouvent l'efficacité et l'économie du *tir à tuer*.

Mais malgré les efforts du colonel Montaigne, déjà cité, et de quelques autres apôtres du tir ajusté, ce mode de combat si redoutable reste exceptionnel dans l'armée française. Les fronts se stabilisent. C'est la guerre d'usure — guerre qui usa les Français beaucoup plus que leurs adversaires — et cela pour trois raisons :

1^o Les Allemands, beaucoup moins imprudents, beaucoup moins insoucians et, il faut le reconnaître, sensiblement plus laborieux que les Français, se protègent mieux et ne se montrent pas. Personnellement, c'est en juin 1915 que j'ai, sur le plateau de Quennevières, pour la première fois, aperçu un Allemand en liberté, qui regardait par-dessus le parapet. Les Allemands savaient se dissimuler et se dissimulaient avec une discipline remarquable.

2^o Les attaques partielles de la période du *grignotage* étaient fondées sur l'espoir de reprendre peu à peu le terrain national perdu. Elles coûtaient fort cher, et en général, ne rapportaient aucun gain sérieux. Si on en excepte quelques points du front comme le Bois le Prêtre, qui fut conquis pied à pied par des attaques méthodiques. Ce sont des assauts en lignes, non précédées de patrouilles, sur lesquelles ont beau jeu non seulement le tir fauchant des mitrailleuses, mais le tir ajusté des fusils.

3^o Enfin les pertes quotidiennes étaient beaucoup plus lourdes pour les Français que pour les Allemands, non seulement à cause de leur imprudence, mais parce que les Allemands les dominaient nettement au début par leur

¹ Frère cadet du capitaine Heym, blessé en Alsace au 97^e d'infanterie alpine, et aujourd'hui colonel-commandant le 9^e zouaves à Tunis.

armement spécial (grenades, minenwerfer, etc.) et les dominèrent au moins toute l'année 1915 par leur tir ajusté au fusil (fusil ordinaire ou fusil à lunette ¹) — au point que dans bien des secteurs du front, on renonça à répondre, afin de ne pas provoquer de meurtrières ripostes. C'est là, croyons-nous, l'origine du discrédit dans lequel est tombé le fusil chez les Français. Non seulement on le trouvait trop long, trop encombrant, mais on le trouvait inefficace en grande partie à cause de la faible instruction des contingents venus des dépôts pour boucher les vides énormes causés par les batailles d'août et de septembre. Les pertes causées par le tir au fusil des Allemands et notamment par le tir dans les créneaux s'élevèrent dans certains secteurs à des chiffres peu croyables, par exemple à Ypres (9^e corps) au bois d'Ailly (8^e corps). Un officier venant du bois d'Ailly nous a assuré que sa compagnie y avait perdu *150 tués* par des balles reçues aux créneaux. Il nous est impossible de garantir ce chiffre. Mais le général de Mondésir, commandant ce corps d'armée, reconnaît que « les pertes journalières y étaient sévères, surtout en officiers ». Peu à peu, trop lentement, on sut atténuer ces morts quotidiennes et sans utilité, cette hémorragie continuelle qui vidait les unités et finissait par influencer sur leur moral. Inutile ici de détailler les remèdes employés. Mais soulignons que ces pertes furent dues surtout — en dehors des minenwerfer — au feu des bons tireurs allemands, des tireurs au fusil, car les Allemands évitaient de déceler les emplacements des mitrailleuses, généralement placées dans les rentrants, et qui ne se révélaient qu'au moment des assauts.

Les attaques partielles exécutées par les Anglais leur avaient valu plus de pertes encore peut-être qu'aux Français et encore moins de résultats. Aussi surent-ils y renoncer assez vite en attendant le matériel nécessaire et en perfectionnant avec autant de méthode que de sens sportif

¹ Les Allemands réquisitionnèrent dès le début de la stabilisation, toutes les armes à lunette pour la chasse au chamois, le tir au stand, etc., qu'ils purent trouver chez les particuliers ou chez les armuriers.

l'instruction de leurs grenadiers. Mais chez les Anglais, le sport ne perd jamais ses droits. Aussi, pour répondre au tir ajusté des Allemands, mirent-ils en pratique le *sniping* ou « tir à la bécassine ». Ce tir fut organisé méthodiquement, tout au moins à la 2^e armée britannique. Quelques détails sur ce sujet peu connu ne laisseront certainement pas le lecteur suisse indifférent.¹

Il s'agissait d'utiliser le tir de précision à l'affût employé et subi dans les montagnes de l'Afghanistan par les troupes des Indes. On commença par le commencement, c'est-à-dire qu'il fut créé au Mont-des-Cats, entre le Kemmel et Cassel, une « snipers school ». Fortement organisée, elle comportait un cadre d'un commandant et 4 officiers instructeurs, dont un ayant des connaissances spéciales en matière de tir de précision à la lunette, puis 11 sous-officiers dont 2 armuriers-opticiens. Chaque cours d'une durée de 5 jours pleins, comptait 8 officiers et 60 sous-officiers, caporaux ou soldats.

L'instruction se donnait en terrain varié et coupé ; elle enseignait à se défiler dans les endroits les plus divers et même les plus découverts, à repérer les tireurs ennemis embusqués, directement ou au moyen d'azimuths, par recoupement, etc. Enfin on y pratiquait le sniping de nuit.

Deux champs de tir : un de 100 mètres pour le réglage des fusils et des lunettes ; un pour les semi-distances de 150, 300 et 500 mètres. Le pays, très habité, interdisait de plus grandes distances, ce qui est fort regrettable. Ainsi que nous l'avons vu plus haut et que nous le verrons encore à propos de campagnes coloniales, c'est une erreur que de limiter le tir individuel des bons tireurs à 600 mètres. Cette limitation a été elle aussi pour beaucoup dans le discrédit du tir au fusil que la présente étude a pour but de combattre.

Revenons-en à l'école du Mont-des-Cats.

Ce qui est envisagé, c'est la guerre de tranchées. Aussi

¹ Ils proviennent d'un rapport au G.Q.G. français établi par le capitaine de Maleissye-Melun, officier de liaison auprès de la 2^e armée britannique.

le tir est-il effectué surtout derrière des créneaux pratiqués dans des parapets en sacs à terre. D'autre part, une autre tranchée a pour objet de développer l'habileté du sniper dans l'art de rendre les créneaux invisibles au moyen de boîtes de conserves, de sacs à terre troués, etc.

Les tireurs envoyés à l'école étaient très soigneusement sélectionnés : physiquement, intellectuellement, moralement. Tout le monde ne peut pas faire un sniper.

La première chose à faire en arrivant à l'école était le réglage des fusils et des lunettes par les armuriers ; puis la vérification de l'adresse au tir de chaque tireur. Il faut donner confiance au tireur dans son arme. C'est donc une formation essentiellement individuelle.

Le sniping est enseigné dans la défensive comme dans l'offensive. L'infanterie ne combattant pas seule, le sniper doit, par ses observations, pouvoir renseigner le commandement et l'artillerie.

On termine par le sniping de nuit, l'emploi des batteries de fusils, des fusils fixes en position (harcèlement ou interdiction) ainsi que par la coopération avec les mitrailleuses et les fusils lance-grenades et enfin par la collaboration des snipers au bombardement des positions ennemies.

Cette chasse à l'homme, qui doit avoir pour effets d'user et de démoraliser l'adversaire, de lui « faire prendre la vie en grippe », se fait soit de la tranchée, soit du « billard », du terrain placé en arrière de la tranchée, où les tireurs d'élite se camouflent et fusillent tout ce qui passe la tête en face, soit — de nuit — en liaison avec les patrouilleurs ; il leur faut alors se porter jusqu'à la lisière extérieure du réseau ennemi, et tirer à toute petite distance.

On comprend que le caractère excitant et dangereux de cette guerre spéciale ait attiré des volontaires. J'ai entendu citer parmi eux un officier général ou supérieur *retired*, ancien chasseur de gros gibier aux Indes, et qui s'adonnait, non sans succès, au sniping avec sa carabine à éléphants. En racontant un coup heureux, il ajoutait « Aoh ! j'ai vu sauter sa casquette ».

Inutile de détailler les appareils optiques, périscopes, lunettes, hausses périscopiques, correcteurs de hausse à vis employés soit avec le fusil anglais, soit avec le fusil canadien système Ross qui en était assez différent. On vit ainsi reparaître au cours de la grande guerre un armement spécial pour tireurs d'élite, comme au temps lointain de la carabine Vetterli à double détente.

Tout en laissant aux snipers une grande initiative, les Anglais, toujours pratiques et cherchant l'effet utile, ne les laissèrent pas se transformer en francs-tireurs. Les snipers étaient organisés par paires, afin d'assurer la relève et la continuité aux mêmes postes d'affût et d'observation.¹ Au minimum quatre couples de snipers par bataillon, avec un officier et un sous-officier.

Disons tout de suite par anticipation et pour n'avoir plus à revenir sur l'armée britannique, que si l'après-guerre y a, comme ailleurs, multiplié les armes automatiques, le bataillon anglais doit compter cependant 72 tireurs au fusil, tireurs d'élite dont la mission est d'abattre les officiers ennemis, de harceler sans cesse l'adversaire, de viser les créneaux des chars de combat, etc. C'est là évidemment une survivance du sniping. Nous mentionnerons plus loin l'importance donnée tant chez les Anglais que chez les Américains, au tir au fusil contre les avions volant bas. N'oublions pas que le « régulier » britannique comme son camarade américain est un soldat de métier qui sert longtemps et qu'on a le temps de former, de confirmer, d'entretenir dans la pratique du tir.

Les grandes offensives partiellement ou définitivement victorieuses, de la Somme, de la Malmaison, de Champagne, en septembre 1918, furent exécutées par des troupes dont l'armement avait été profondément modifié pour répondre

¹ Au 3^e bataillon du 1^{er} mixte de zouaves et tirailleurs que nous commandions le premier hiver de la guerre, un vieux sergent indigène, fin tireur et guerrier consommé, resta un jour pendant 8 heures consécutives à l'affût pour « avoir » un Allemand qu'il pensait voir repasser au point où il l'avait repéré. Il « l'eut » en effet. Un lieutenant qui pratiquait le *sniping* du grenier d'une maison de Bailly (Oise) en employant un Mauser m'affirma être sûr d'avoir « descendu » au moins 8 adversaires.

aux nécessités de la guerre de tranchées et à la lutte contre les mitrailleuses, abritées ou postées en rase campagne. L'année 1916 avait, en particulier, vu le réarmement complet de l'infanterie française. Ce réarmement fut hâtif, réalisé en cours d'opérations, et en vue d'opérations d'un caractère très particulier. Sans nous étendre sur ce sujet rebattu, faisons remarquer cependant que le pilonnage par gros obus percutants eut une influence directe sur la tactique de l'infanterie, et en conséquence sur son armement. On nous permettra cependant une digression qui n'est pas si loin du sujet qu'elle en a l'air.

Le tir percutant des obus à grande capacité d'explosifs de 155 et au-dessus, et même des obus allongés chargés en mélinite, de 90 et de 95, multipliait les entonnoirs. Il les rendait même presque jointifs : seules les séparaient des « lèvres » boursoufflées de terrain ameubli et prêt à s'ébouler. Leur fond était souvent rempli d'eau ou de boue. Essayer de les traverser était risquer la noyade ou l'enlèvement. Résultat : les préparations massives créaient au profit du défenseur un paysage lunaire qui gênait l'attaque et, dans certains cas, surtout lorsqu'on fut sorti de la mauvaise saison, favorisait directement de nouveaux procédés de défense que les Allemands surent utiliser de même au mieux et qu'ils employèrent supérieurement dans les dernières semaines de la guerre de tranchées.

Plus question d'attaquer par vagues successives et déployées, en utilisant toute l'ardeur et la rapidité du fantassin français. Plus question de ruée en avant comme en septembre 1915. Plus d'attaques en vitesse. Se collant tant bien que mal derrière le barrage roulant de 75, à la vitesse de 100 mètres en 3 ou 4 minutes, les assaillants, alourdis par un matériel toujours plus compliqué et plus pesant, doivent contourner à la file indienne les trous creusés par leurs propres obus. Certains points du front d'attaque devenaient des points de passage obligés, facilement repérés par les observateurs et tireurs ennemis. On se rend facilement compte de la lenteur et de

la fatigue qu'impose de jour et surtout de nuit un pareil cheminement.

Trous de loup pour l'attaque, les entonnoirs se transforment au profit de la défense moyennant un aménagement sommaire et par temps sec, en trous de tirailleurs ou plutôt en trous de mitrailleurs. L'entonnoir moyen de 155, en creusant un trou de 1 à 1 m. 50 de profondeur, suivant les terrains, et d'environ 2 mètres de diamètre, offre à la mitrailleuse légère allemande et à son équipe de servants un logement suffisamment profond pour poster la pièce qui fait ainsi du tir rasant, et assez large pour caser ses servants. Sans le vouloir, notre excellente artillerie a travaillé ainsi « pour le roi de Prusse ».

Ici se pose une question. Sur des abris profonds, bétonnés, il faut évidemment du gros calibre : 150 ou au-dessus, tirant percutant des obus à grosse capacité et avec fusée fortement retardée. Sur des casemates légères (trunks d'arbres, couches de rails, sacs à terre), l'obusier de 105 ou plutôt de 120, avec fusée instantanée ou à très léger retard, suffit en général, et ce qui tombe à côté ou en avant du but ne fait que de petits entonnoirs peu utilisables pour la défense et peu gênants pour la progression de l'assaillant. Sur les tranchées et boyaux, sur les réseaux un *obus-valise* un obus à très grande capacité d'explosif mais à parois minces, fera un effet de bouleversement superficiel bien suffisant.

Enfin, sur le personnel, le tir fusant *bas* reprendra, nous le croyons fermement, toute son importance.

Quant au barrage roulant percutant sur le *no man's land* en avant du premier objectif à atteindre, il enraie et gêne l'attaque plus qu'il ne l'entraîne, à moins, si le vent est favorable, d'être exécuté à obus fumigènes. En ce cas, il reste fort utile.

Mais revenons-en, après ces anticipations, à 1916.

Les attaques de 1915 ont prouvé, souvent au prix de lourdes pertes infligées à l'assaillant lui-même (voir le livre tendancieux mais en bonne partie exact du général Percin :

La naissance de notre infanterie) l'inefficacité du tir tendu dans les attaques de positions fortifiées; on en vient, bien tard, au tir courbe ou même « vertical » et cela pour l'infanterie comme pour l'artillerie. Il s'agit d'atteindre derrière son parapet et derrière la lèvre d'un entonnoir, un ennemi abrité des coups rasants ou à peu près horizontaux (la tension extrême de la trajectoire n'est plus un avantage en ce cas, bien au contraire). D'où mise en service de nouveaux engins :

Tir courbe.

1° La grenade à main, la grenade à fusil lancée par un tromblon emmanché sur le vieux fusil 86-93 ; la torpille tirée par le mortier d'infanterie. — Cette action vulnérante sera complétée, notamment dans la Somme où les chemins creux sont utilisés par les Allemands comme des tranchées toutes faites, grâce à la raideur de leurs talus en déblai, par le tir fusant, soit à obus explosifs fusants, soit à shrapnels, dirigé perpendiculairement aux couverts à enlever, soit par le tir percutant des obus à balles, employé surtout pour battre d'enfilade tranchées et boyaux.

Tir tendu.

2° Mais le tir tendu reste cependant utile. On peut d'autant moins s'en passer que l'espérance règne toujours de déboucher en rase campagne, et qu'au début d'août, au milieu de septembre 1916, sur la Somme, on a cru y être. Puisque dans la première partie de la guerre le fusil, du côté français du moins, n'a pas donné grand résultat, on cherche autre chose. Former de bons tireurs au fusil est long, et le temps manque en cette époque de levées hâtives, pour les former. On fait plus vite un photographe qu'un dessinateur, et un chauffeur qu'un écuyer. Il est plus aisé de former un mitrailleur ou un fusilier-mitrailleur passable qu'un fin tireur à la carabine, et ce qui péchera en précision, on le compensera par la rapidité du feu et l'abondance du débit. La mitrailleuse St-Etienne, trop délicate pour la boue de Verdun et de la Somme est remplacée par l'excel-

lente Hotchkiss N° 2, encore en service dans l'armée française, mais son mode d'emploi reste incertain surtout dans l'offensive en terrain bouleversé. L'action par le feu est confiée au fusil-mitrailleur 1915, arme médiocre sans doute, parce que conçue et réalisée trop vite, mais qui ne mérite pas tout le mal qu'on a dit d'elle. Elle est du moins légère et se prête au tir par rafales courtes et violentes. Les Allemands adoptent une autre solution du problème : la mitrailleuse dite légère, balistiquement meilleure, mais d'un transport malaisé.

Les principaux reproches que mérite le fusil-mitrailleur, quel qu'il soit, c'est : 1° De produire presque nécessairement autour de chaque arme une agglomération d'hommes qui attire le feu et multiplie les pertes ; 2° De transformer la majeure partie des *voltigeurs* (*fusiliers* dans le langage militaire suisse) en simples pourvoyeurs ou escorteurs de l'arme automatique. Ils ne combattent plus guère à distance tout au moins et reçoivent les coups sans les rendre.

Le Mauser allemand qui résiste bien à la boue et à la rouille, garde une efficacité certaine quand il est bien manié, du moins dans la défensive par un tir à tuer « économique », dirigé sur les points de passage obligés, et qui inflige de lourdes pertes aux coureurs, agents de liaison, etc.

Dans la réforme générale et l'armement dont bénéficie l'armée française, le fusil, malgré son rôle qui semble amoindri, n'est pas oublié. Il faut fabriquer des armes neuves ; on les fabrique vite, trop vite. C'est le fusil 1915 à chargeur de 3 cartouches, modification du fusil colonial 1907 ; c'est le fusil 1916 à chargeur de 5 cartouches, qui est « loupé » en particulier à cause de son système de pointage, bien plus défectueux que celui de 1886 ; c'est le fusil automatique, qui lui non plus n'est pas réussi. Il faut beaucoup de temps, beaucoup d'essais, beaucoup de vérifications pour mettre au point une arme individuelle, qui n'est pas une machine, mais dont le rendement dépend pour beaucoup de ce que le tireur moyen en saura faire, quand ses yeux, ses nerfs et ses muscles subiront l'épreuve du champ de bataille.

Il y a bien encore, malgré l'avènement de l'arme automatique, des combats de tout près, où l'homme joue son rôle, mais ce sont plutôt que la baïonnette ou son manche, le fusil, des armes nouvelles ou rénovées qui entrent en jeu : grenades de divers modèles, déjà mentionnées, pistolets automatiques, qui ne sont généralement pas au point, et se montrent à peu près aussi dangereux pour ceux qui s'en servent ou leurs voisins que pour l'ennemi, enfin, couteaux ou poignards, d'un effet moins incertain, mais employés avec plus ou moins de succès et de bonne volonté dans les nettoyages, raids, coups de main.

Dans tout cet orchestre d'engins meurtriers¹, la partie jouée par le fusil semble de plus en plus insignifiante. Longtemps roi du champ de bataille, il n'exerce plus cette action prépondérante qui était la sienne depuis deux siècles et demi. Assurément... (pendant la guerre de 1870-71, les Français ont, par balles, perdu 70%, les Allemands 94% de leurs pertes totales) ...et pourtant, dès que la lutte ne se fait plus de tranchée à tranchée, dès qu'on se retrouve en terrain à peu près libre, le bon vieil outil à tuer, l'outil à tout faire reprend sa valeur, au moins pour la bonne infanterie, celle qui ne joue pas à cache-cache avec l'adversaire et avec la mort. L'armement multiple et perfectionné adopté en 1916 a de graves inconvénients qui s'accusent avec la distance : les armes automatiques mangent des munitions hors de proportion avec les résultats qu'elles assurent ; grenades, bombes, torpilles, obus de 37 arrivent toujours en quantités insuffisantes ou n'arrivent plus aux unités qui ont poussé de l'avant ; les trépieds des mitrailleuses restent en route. Le fusil et la baïonnette sont toujours là, ou bien on en retrouve facilement sur le terrain.

¹ Nous ne parlons pas ici du canon d'infanterie auquel nous avons consacré jadis une étude dans la *Revue militaire suisse*. Il a repris une nouvelle importance comme arme anti-tank. En 1916 il fait ses débuts comme anti-mitrailleuse. Le canon de 37, qui est l'aîné de la famille, se montra tout de suite une arme de maniement dangereux, car elle attire le feu, mais extrêmement efficace lorsqu'elle peut avoir la priorité du tir et qu'elle est servie par des canonniers, non seulement intrépides mais aux réflexes immédiats. Ils auraient pu prendre comme devise : « Sans peur et sans retard ».

Aussi est-il assez curieux, de trouver les mêmes conclusions des chefs qui ont réellement pris part aux attaques, dans l'avant-dernière partie de la guerre :

Nous lisons dans le fort intéressant ouvrage : *Tunisiens héroïques au service de la France*, l'équipée du 4^e tirailleurs sur le front français, par le capitaine Mennerat, au sujet de l'attaque de la division marocaine (à laquelle appartenait le 4^e tirailleurs tunisien), le 21 août 1917, devant Verdun : « La section d'infanterie, dès la marche à l'attaque, malgré les exercices maintes fois répétés ou les ordres donnés, s'était formée irrésistiblement en ligne, celle-ci étant la seule formation lui permettant de faire usage instantanément de ses armes... Les actions d'infanterie, en particulier le 21 août (où le brouillard régnant facilitait l'abordage) avaient été caractérisées par l'emploi de la baïonnette ; il aurait été avantageux de munir le plus grand nombre d'hommes possible de mousquetons à baïonnette longue. »

Au même régiment, le 26 septembre 1918, jour de la rupture du front allemand en Champagne : « La section Darros, par un mouvement de flanc à la baïonnette capture 12 officiers, 350 hommes, des mitrailleuses, des canons de tranchée... »

Il ne s'agit plus, bien entendu, des folles attaques partant à 600 m. de l'ennemi, qui ont causé les hécatombes sans fruit d'août 1914. Il s'agit d'une très bonne infanterie, rompue aux assauts, et qui sait utiliser, dans toutes les circonstances du combat, toutes les armes mises à sa disposition. Nul ne songe à diminuer l'importance capitale prise par les armes automatiques et les mortiers dans la guerre moderne. Mais réduire le rôle du fusil à celui d'arme de défense individuelle prouve simplement qu'on ne sait plus ou qu'on n'ose pas s'en servir.

Dans nos notes de guerre (avril 1918) nous retrouvons le même son de cloche : « Au 4^e zouaves, moral extraordinaire. Les zouaves disent : « Nous avons attaqué six fois en 24 heures. Nous attaquerons aussi souvent qu'on voudra. » (78% des pertes, dont 9% seulement de morts) à la compa-

gnie intéressée. Et la remarque : « Grosse importance du fusil et de l'approvisionnement en cartouches ».

Après la Malmaison (octobre 1917) nous avons constaté que dans les attaques futures, il serait difficile de faire emporter plus de 4 ou 6 fusils-mitrailleurs par compagnie, c'était le F. M. 1915, assez médiocre, c'est entendu. Mais les conclusions furent les mêmes au Levant. Dès qu'on se déplace sur de grands parcours, l'arme automatique, même si elle est dite légère, semble lourde à qui la porte, et le fusil reprend son importance. Seulement, encore une fois, il n'est pas donné à tout le monde de s'en servir. Quand il est bien servi, il redevient l'arme économique et sûre. En juillet 1918, au bois de Courton (montagne de Reims), une tranchée opiniâtement tenue par des mitrailleurs ennemis qui barrent l'avance du 35^e d'infanterie, est définitivement muselée par le tir au fusil d'un sergent et d'un caporal qui tuent les 6 ou 7 mitrailleurs qu'il fallait tuer. Cas exceptionnels, cas isolés, dira-t-on. Mais c'est de ces cas isolés, de ces actions efficaces qu'est faite la guerre et non des tonnes de projectiles déversées au hasard dans le no man's land.

On voudra bien nous excuser de citer le début des *Observations faites au cours des hostilités* que nous rédigeâmes par ordre supérieur en 1919 :

« Le fractionnement en groupes de combat, a donné d'excellents résultats, soit dans la guerre de tranchées, soit dans la lutte contre les mitrailleuses légères qui fut la besogne essentielle de la fin. Mais on peut entrevoir des cas, nombreux et importants, soit en Europe, soit hors d'Europe, où le combat ne se présente plus sous forme de combat par essais. Procédé intéressant, ce n'est pas le procédé universel, les « tartes à la crème » de l'infanterie malgré l'engouement dont il a fait l'objet à partir de 1918 et dont il est resté l'objet. »

« A partir du moment où on rentre dans la guerre de campagne, le simple voltigeur reprend toute son importance. Les opérations de mars 1918, lors du recul des Anglais, ont prouvé, avec bien d'autres, que le fusil garde à la guerre un

rôle capital, sinon le rôle principal.¹ C'est la seule arme à feu qui ne se détraque pas. Le service de sûreté en marche ou en station — complètement transformé ou négligé dans la guerre de position —, réclame dès qu'on est en mouvement, un personnel nombreux dont tous les hommes doivent pouvoir combattre de près ou de loin. En outre, de nombreuses missions, accessoires ou non, sont dévolues au voltigeur, véritable bonne à tout faire de la compagnie. Corvées et réductions portent toujours sur lui. C'est une erreur. »

Les expériences de la guerre d'Espagne, qui a rendu sa place à l'infanterie, donneront certainement à ceux qui l'ont vue de près — ce qui n'est point notre cas — des conclusions dont jusqu'ici nous ignorons le sens. Nous avons entendu énoncer, à la suite des opérations qui viennent de finir, les opinions les plus contraires. En attendant, on voit le réarmement s'étendre au fusil comme aux armes automatiques, aux canons antichars et aux mortiers. L'Italie remplace son Mannlicher-Carcano de 6,5 mm. par un fusil de 7 mm. Les Etats-Unis adoptent aussi un nouveau fusil à deux fins, pouvant tirer coup par coup ou par rafales semi-automatiques.

En France, au contraire, les détracteurs du fusil parlent et écrivent beaucoup. On va jusqu'à affirmer, d'une manière un peu bien tranchante, qu'à partir de 1917, « l'infanterie n'a plus considéré le fusil comme arme de combat ». Les novateurs se divisent en deux écoles. L'une préconise le fractionnement de la section en deux groupes de combat pourvus chacun de 2 armes automatiques (FM) au lieu d'une, et un troisième groupe servant un mortier léger. L'armement individuel serait constitué par une arme courte et peu encombrante, genre pistolet Mauser à crosse, qui serait munie en place de baïonnette d'un coutelas, ce qui donnerait une longueur totale de 0 m. 90.

L'autre école attire l'attention sur les inconvénients déjà signalés de la ligne de feu (nous employons cette expression

¹ Il y a là peut-être quelque exagération. Et cependant, nos expériences d'après guerre appuient plus qu'elles ne l'infirmement, cette proposition qui semble paradoxale, en France du moins.

vieillie à défaut d'autre) où le personnel du FM forme — malgré toutes les objurgations — un groupe qui attire le feu ennemi, sert d'objectif aux chars, et où trop d'hommes ne sont plus que *partie prenante*, au lieu de combattre effectivement. On propose un système « où chaque partie deviendrait (on pourrait dire : redeviendrait) une source individuelle de feu ¹. Les avantages de ce système résident dans une fluidité plus grande de l'infanterie, diminuant sa vulnérabilité, la soustrayant plus facilement au tir de l'artillerie ennemie et aux entreprises des chars ».

On rend donc ainsi au combattant son individualité, en la dotant d'une arme personnelle, qui pourrait être réalisée en deux « versions » soit genre mousqueton pesant 4 kg. 050 (c'est-à-dire à peu près le poids du fusil actuel), soit genre mitraillette à main, pesant 2 kg. 500.

L'arme en question, qui semble n'exister encore que dans le devenir, tirerait soit en mitrailleuse, soit coup par coup. Chargeur de 50 cartouches. Balles de 9 millimètres pesant 8 grammes. Tir efficace jusqu'à 800 mètres.

On remarquera tout de suite l'extrême légèreté de la balle. Inutile, en s'adressant à des lecteurs aussi informés des choses du tir que les officiers suisses, d'insister sur ses inconvénients. Jusqu'à preuve du contraire, l'arme projetée ne nous paraît pas autre chose qu'un pistolet-mitrailleur amélioré.

Or le pistolet-mitrailleur, qui a les dimensions à peu de choses près d'un mousqueton quelque peu raccourci, est évidemment une très bonne arme d'assaut, et une de ses variétés les plus connues, le Schmersser, s'est fait beaucoup apprécier en Espagne.

La solution nous paraît acceptable pour le combat rapproché. Mais la mitraillette ou pistolet-mitrailleur, fort efficace dans la guerre de rues et les opérations qui rappellent de près ou de loin celles des gangsters de Chicago, est sans la moindre valeur dans nombre de circonstances de guerre. Ce n'est pas une arme à tout faire :

¹ *Action française*, 15 février 1939.

On peut aisément faire du fusil et surtout d'une arme courte comme le *Short rifle* anglais, le fusil indo-chinois système Lebel, ou les divers mousquetons en usage aujourd'hui, une arme d'assaut en la dotant, pour ce cas déterminé, d'une cartouche spéciale à chevrotines ou à mitraille, analogue à la *cartouche de grève* que tirent certains fusils.

Mais on ne peut pas faire de la mitrailleuse une arme au tir contre les blindages et employable dans le tir à grande distance, ajusté ou collectif. On ne peut non plus l'employer utilement contre les avions volant bas.

1° Les chars fortement blindés résistent aux balles ordinaires. Ils ne résistent pas aux projectiles tirés par des fusils spéciaux comme celui qui vient d'être introduit dans l'armée anglaise. Quoique d'un poids acceptable pour un homme vigoureux (7 kg. environ) ce fusil a une puissance perforante qui le rend redoutable à petite distance, pour les blindages moyens. Il faudra en venir à 2 ou 3 fusils de ce genre par section, car le nombre des canons antitanks ne peut être multiplié au delà d'une certaine limite, et à 2 par bataillon, on risque de ne pas les avoir là où ils les faudra, vu la largeur des fronts actuels.

En outre, les fusils ou mousquetons ordinaires en service dans les armées européennes peuvent, grâce à leur forte vitesse initiale, être rendus efficaces sinon contre les chars proprement dits, du moins contre leurs chenilles ou leurs fenêtres de visée, et aussi contre les automitrailleuses, et cela de deux manières, ou bien par l'emploi d'une balle *très dure* dite perforante (la balle APX par exemple, employée dans le Lebel à la fin de la guerre) et très efficace, même contre les blindages d'épaisseur moyenne. Le seul inconvénient de cette balle, c'est qu'elle use assez vite le canon de l'arme.

Ou bien au contraire par l'emploi d'une balle en *plomb mou*, tirée sur les fenêtres de visée et qui projette à l'intérieur du char une pluie de gouttelettes de plomb fort vulnérantes. Nous l'avons bien vu à AinTab (Cilicie) où les Turcs

employaient contre les chars Renault des projectiles de cette nature. Au cours d'une tentative faite par une section de 5 chars, ils mirent hors de combat en quelques minutes, grâce à ces balles fabriquées sur place, 7 hommes sur 10.

2^o Il est admis, avons-nous dit, comme un dogme, en France tout au moins, que le fusil, arme individuelle, ne doit plus être employé qu'au tir individuel dont la limite est fixée à 600 mètres. Sa hausse est bien graduée jusqu'à 2400, mais on ne prévoit son emploi utile qu'au quart de cette distance. Il est donc superflu, disent ses détracteurs, d'avoir une arme construite pour le tir aux grandes distances quand on ne doit s'en servir qu'aux petites.

Il est certain qu'un tir désordonné est aussi condamnable aux grandes distances qu'aux petites ; et encore, est-ce certain ? Car ce tir dit « de la femme saouïe », lorsqu'il est exécuté sur des objectifs larges et profonds, a par son caractère diffus des chances d'effets imprévus. Nous ne le recommanderons cependant pas.

Inutile de revenir sur les résultats que peut obtenir à grande distance un très bon tireur quand son tir est bien réglé. Nous avons cité plus haut quelques *cartons* impressionnants. Mais le tir collectif conduit et exécuté sur hausses échelonnées, ou en prenant successivement plusieurs hausses, donne sur des objectifs un peu considérables des effets fort intéressants.

Un souvenir personnel : Au commencement du premier hiver de la grande guerre, un secteur, une batterie de 77 nous « taquinait » par ses bombardements nocturnes. La direction des coups ayant été rigoureusement repérée — la distance estimée au son ou observée sur les fusées ennemies ramassées — une section de tirailleurs exécute dans cette direction, en tirant sur appui, une série de salves à 1300, 1500 et 1700 mètres, ce qui produit le silence définitif de la batterie. L'arrosage avait dû être suffisant.

3^o Dans toutes les armées, la défense contre avions s'organise et la guerre d'Espagne a prouvé son efficacité.

Le plus redoutable adversaire de l'aviation, c'est l'aviation ennemie, mais la proportion des pertes causées par la défense terrestre va toujours en croissant, vu le développement du matériel et des méthodes de tir de la D. C. A. Les conditions changent sans cesse. On peut cependant admettre que l'assaillant aérien doit maintenant ou bien lâcher ses bombes à plus de 3000 mètres de haut, ou bien au contraire attaquer de tout près, en pique, à la bombe ou à la mitrailleuse. Cette dernière tactique exige des avions blindés et mis à l'abri des balles ordinaires, sinon des balles APX ou projectiles perforants du même genre.

Les Américains et les Anglais pratiquent en grand les exercices de tir sur avions volant bas. Ils se sont livrés en particulier à de concluantes expériences comparatives : tir à la mitrailleuse, tir au fusil. Ce dernier tir, à condition d'être exécuté par un nombre suffisant de tireurs, donne, par sa dispersion même, des résultats meilleurs qu'avec l'arme automatique. Résultats analogues constatés en Allemagne. Cela n'est pas du tout pour condamner le tir à la mitrailleuse, mais celui-ci doit être exécuté par au moins 3 pièces à la fois — deux formant rideau de balles en avant de l'avion, que la 3^e prend en chasse par son tir progressivement allongé.

Le tir antiaérien au fusil exige bien entendu un appareil de visée spécial que peut recevoir le fusil ordinaire.

Au commencement de la grande guerre, on tirait à tort et à travers (parfois même au revolver ! !) contre les avions, sans faire bien entendu la moindre correction de pointage. Inutile de dire que les résultats ainsi obtenus étaient « faibles ». Là, comme pour tout, il faut une technique et une tactique appropriées.

La mitrailleuse, dit-on souvent, est de l'infanterie condensée. A regarder une ligne de feu, c'est vrai. A dénombrer les hommes qui non seulement la servent, mais collaborent à son transport et à son ravitaillement et sont ainsi abstraits du combat direct, c'est beaucoup moins exact. Dans la guerre de montagne, ces difficultés accessoires s'accroissent

encore. Il est tel cas : pour battre un passage obligé dans une paroi de rochers par exemple, où un ou deux bons tireurs au fusil auront à moins de frais un rendement supérieur à l'arme automatique. Un avion — nous l'avons souvent vu au Levant — passant à faible hauteur au-dessus d'une crête montagneuse, peut avoir beaucoup à souffrir du tir au fusil, etc. Où l'arme automatique est irremplaçable, c'est pour enfilcr une vallée, battre un pont, un tournant de route, d'une position où elle peut être facilement mise en batterie, approvisionnée, déplacée de quelques mètres, etc.

S'il ne faut donc pas confier à l'arme automatique ce que le fusil fera aussi bien et moins cher, il serait tout aussi illogique, par respect pour le passé, de vouloir confier au fusil, et à des effectifs nombreux et vulnérables armés de fusils, ce que la mitrailleuse fera plus efficacement. Le fameux principe de l'économie des forces domine toute la guerre, et ne cessera pas de la dominer. Nous avons vu à quelles ruines en hommes, en matériel, en argent, à quel gaspillage de temps et d'efforts, sa méconnaissance a conduit les Alliés. Il faut se résumer, qu'il s'agisse du personnel ou du matériel, en ces mots : « A chacun son rôle ».

Seulement, pour que le fusil puisse continuer à jouer son rôle, bien des changements sont nécessaires, pas seulement dans l'instruction du tir individuel et du tir collectif, mais dans l'appareil de pointage et surtout dans les munitions. Il a fallu renoncer bien vite à l'obus universel, essayé par les Allemands. Au risque de compliquer les approvisionnements, il faut doter le fantassin moderne de diverses sortes de cartouches : la cartouche ordinaire pour les conditions ordinaires de combat, utilisable aux grandes comme aux moyennes et aux petites distances ; la cartouche à mitraille ou à chevrotines, pour le combat rapproché, la défensive de nuit, etc. ; la cartouche contre tanks — ou plutôt les cartouches contre tanks — à balle perforante très dure, à forte charge de poudre, à grande vitesse initiale, et la balle en plomb mou pour être tirée à courte portée

sur les ouvertures. Ces diverses cartouches doivent être aisément discernables, même de nuit. En somme il faudra faire pour la chasse à l'homme ce qu'on fait pour d'autres « gibiers » : varier les munitions suivant le but vivant à atteindre.

La cartouche à mitraille permettra en revanche la suppression du pistolet-mitrailleur. Les cartouches contre tanks laisseront le simple voltigeur moins désarmé qu'il ne l'est aujourd'hui vis-à-vis des chars, mais ne feront que suppléer aux armes antitank proprement dites : canon de petit calibre, grosse mitrailleuse ou fusil spécial portatif.

Dans la phase actuelle il faut donc, si on veut rendre au fusil sa juste importance, consentir à de grosses modifications. Là aussi il faudra bousculer bien des traditions. Mais grâce à ces modifications et à un entraînement très étudié, le fusil trouvera des modes d'emploi encore insoupçonnés et qui rendront au tireur individuel, agissant seul ou agissant dans un ensemble de tireurs, un rôle dont l'avènement de l'arme automatique semblait l'avoir à jamais dépouillé.

Or, et c'est par là que nous terminerons, il est peu d'armées où les propriétés balistiques et tactiques de l'arme individuelle aient été étudiées avec autant de méthode et de compétence que dans l'armée suisse. Ce n'est pas l'auteur de ces lignes qui se permettra de tracer aux instructeurs de l'école de Wallenstadt un programme où figureraient, à côté du tir sur cible ou sur silhouettes fixes ou mobiles, le tir contre avions, contre chars, l'emploi massif des feux rasants pour rendre intenable un plateau, etc., et combien d'autres procédés de tir où l'infanterie suisse saura maintenir sa supériorité traditionnelle.

Général CLÉMENT-GRANDCOURT.
